

Formation image et médias

# L'approche sémiologique

Jean-Claude Domenjoz

Ecole des arts décoratifs

[jean-claude.domenjoz@edu.ge.ch](mailto:jean-claude.domenjoz@edu.ge.ch)

Contribution présentée dans le cadre de la session I  
du dispositif de formation 1998-1999  
«catégories fondamentales du langage visuel»

Septembre 1998

## Sommaire

|  |    |
|--|----|
| Origine et objet de la sémiologie .....  | 2  |
| Approche du concept de signe .....   | 9  |
| Application d'un modèle sémio-linguistique au message visuel:<br>les rapports syntagmatiques et paradigmatisques ..... | 15 |
| Intérêt de l'approche sémiologique .....   | 25 |
| Bibliographie succincte.....   | 26 |

## Origine et objet de la sémiologie

Le terme «sémiologie» peut être défini, en première approche, comme la théorie ou la *science des signes* (du grec *séméion* «signe» et de *-logia* «théorie», de *logos* «discours»). On peut faire remonter le terme de sémiologie jusqu'à l'Antiquité grecque où l'on trouve une discipline médicale qui vise à interpréter les symptômes par lesquels se manifestent les différentes maladies (la *séméiologie* ou *symptomatologie*). Il semble que, dans le domaine de la philosophie, la problématique du signe apparaisse formellement en Occident chez les Stoïciens (III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) dans la théorie du syllogisme comme reliant le mot à la chose (entité physique, événement, action). Le philosophe John Locke (1632-1704) est le premier à utiliser le terme de sémiotique (*sémiotikè*) au sens de «connaissance des signes» et à envisager l'importance pour la compréhension du rapport de l'homme au monde de ce domaine d'étude. Il écrit:

«[...] je crois qu'on peut diviser la science en trois espèces. [...] la troisième peut être appelée sémiotique ou la *connaissance des signes* [...] son emploi consiste à considérer la nature des signes dont l'esprit se sert pour entendre les choses, ou pour communiquer la connaissance aux autres. Car puisqu'entre les choses que l'esprit contemple il n'y en a aucune, excepté lui-même, qui soit présente à l'entendement, il est nécessaire que quelque chose se présente à lui comme figure ou représentation de la chose qu'il considère, et ce sont les idées. Mais parce que la scène des idées qui constitue les pensées d'un homme, ne peut pas paraître immédiatement à la vue d'un autre homme, ni être conservée ailleurs que dans la mémoire, qui n'est pas un réservoir fort assuré, nous avons besoin de figures de nos idées pour pouvoir nous entre-communiquer nos pensées aussi bien que pour les enregistrer pour notre propre usage. Les signes que les hommes ont trouvé les plus commodes, et dont ils ont fait par conséquent un usage plus général, ce sont les sons articulés. C'est pourquoi la considération des idées et des mots, en tant qu'ils sont les grands instruments de la connaissance, fait une partie assez importante de leurs contemplations, s'ils veulent envisager la connaissance humaine dans toute son étendue»<sup>1</sup>.

Les vocables de «sémiologie» et de «sémiotique» sont souvent aujourd'hui employés indifféremment dans un grand nombre de situations. Toutefois, en janvier 1969, le comité international qui a fondé l'«Association internationale de sémiotique» a accepté le terme de «sémiotique» comme celui recouvrant toutes les acceptions de ces deux vocables, sans toutefois exclure l'emploi de «sémiologie». En France, le terme de «sémiotique» est le plus souvent employé dans le sens de «sémiotique générale», alors que l'emploi du terme «sémiologie» renvoie tout à la fois à des sémiotiques spécifiques (par exemple, la sémiologie de l'image envisagée comme théorie de la signification de l'image) et à leurs applications pratiques (la sémiologie de l'image comme analyse de documents utilisant les moyens de la sémiotique).

1. John LOCKE, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, livre IV, chapitre XXI, Vrin, 1972.

Cependant, si ces deux termes ont la même origine étymologique (le vocable grec *séméion*), ils renvoient à des traditions scientifiques différentes. Bien que la réflexion sur les signes et la signification a été envisagée à différentes époques de l'histoire, on peut considérer que l'apparition de la sémiologie moderne remonte à la période couvrant la fin du siècle passé et le début de celui-ci avec les travaux, menés indépendamment, de Ferdinand de Saussure à Genève et de Charles Sanders Peirce en Amérique.

### En Amérique

Pour le philosophe et scientifique américain Charles Sanders Peirce (1839-1914), la sémiotique est un autre nom de la logique: «la doctrine formelle des signes». On peut dire très schématiquement que son projet a consisté à décrire de manière formelle les mécanismes de production de la signification et à établir une classification des signes. Le philosophe n'a pas écrit d'ouvrage spécifique sur ce sujet. Sa pensée nous est donnée par une multitude de textes (articles, lettres, conférences) rédigés à différentes époques (dès 1867) qui n'ont été rassemblés et publiés qu'à partir de 1931.

C. S. Peirce liait la sémiotique au domaine de la logique dont il avait contribué au développement (méthode des tables de vérité du calcul des propositions notamment). Dans cette perspective, la sémiotique peut être définie comme la *théorie générale des signes et de leur articulation dans la pensée*. En effet, selon l'approche de C. S. Peirce, la sémiotique est envisagée comme une philosophie de la représentation:

«[...] je suis, autant que je sache, un pionnier ou plutôt un défricheur de forêts, dont la tâche de dégager et d'ouvrir des chemins dans ce que j'appelle la *sémiotique*, c'est-à-dire la doctrine de la nature essentielle et des variétés fondamentales de semiosis [le procès du signe] possibles [...]»<sup>2</sup>.

Mais Pierce envisage aussi le signe comme élément d'un processus de communication, au sens non de «transmettre» mais de «mettre en relation»<sup>3</sup>:

«Par *signe* j'entends tout ce qui communique une notion définie d'un objet de quelque façon que ce soit [...]»<sup>4</sup>.

Pour Charles Morris (logicien et philosophe américain), dont les recherches prolongent celles de Peirce, la sémiotique est à la fois une science parmi les sciences (la science des signes) et un instrument de celles-ci. Car ce qu'étudient les sciences expérimentales et humaines, ce sont les phénomènes<sup>5</sup> en tant qu'ils signifient, soit des signes. Chaque science se sert des signes et exprime ses résultats au moyen de ceux-ci. C. Morris envisage la sémiotique comme une

2. Charles Sanders PEIRCE, *Écrits sur le signe*, Paris, Seuil, 1978, p. 135 (vers 1906).

3. Du latin *communicare* «être en relation avec», «mettre en commun».

4. Charles Sanders PEIRCE, *ibid.*, p. 116 (vers 1903).

5. Tout ce qui est objet d'expérience possible et qui apparaît dans l'espace et dans le temps.

métascience<sup>6</sup>, qui aurait comme champ de recherche l'étude de la science par l'étude du langage de la science.

## En Europe

Le terme «sémiologie» se rattache à la tradition du linguiste genevois Ferdinand de Saussure (1857-1913) qui en a indiqué le champ possible au début du siècle dans son cours de linguistique générale:

«La langue est un système de signes exprimant des idées, et par là, comparable à l'écriture, à l'alphabet des sourds-muets, aux formes de politesse, aux signaux militaires, etc. Elle est seulement le plus important de ces systèmes. On peut concevoir *une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale*; [...] nous la nommerons sémiologie [...]. Elle nous apprendrait en quoi consistent les signes, quelles lois les régissent. Puisqu'elle n'existe pas encore, on ne peut dire ce qu'elle sera; mais elle a droit à l'existence, sa place est déterminée d'avance. La linguistique n'est qu'une partie de cette science générale, les lois que découvrira la sémiologie seront applicables à la linguistique [...] La tâche du linguiste est de définir ce qui fait de la langue un système spécial dans l'ensemble des faits sémiologiques»<sup>7</sup>.

La sémiologie prend donc son origine dans la linguistique qui, pour F. de Saussure, devait à terme être intégrée dans la science dont il donnait le programme: «*étude de la vie des signes au sein de la vie sociale*». Cette science générale des signes avait vocation à porter sur les systèmes signifiants verbaux et non verbaux et devait constituer une théorie scientifique de la signification.

En linguistique, F. de Saussure rompt avec la tradition diachronique de l'étude de la langue pour la considérer dans une approche synchronique comme un système. Il oppose la langue (le modèle) à la parole (le phénomène). La langue est envisagée alors comme un ensemble de conventions dont le sujet parlant fait usage pour communiquer avec ses semblables par la parole. Il conçoit la langue comme un système autonome structuré constitué d'un ensemble de relations susceptibles d'être décrites de manière abstraite et dont les éléments n'ont aucune réalité indépendamment de leur relation à la totalité<sup>8</sup>. En étudiant la langue, F. de Saussure fonde la méthodologie «structuraliste» qui sera appliquée par la suite à d'autres types de faits culturels et sociaux que les faits de langue. Le terme «sémiologie» renvoie donc à toute une tradition européenne active dans le champ des sciences humaines et sociales.

Sous l'impulsion de Roland Barthes (1915-1980), la recherche en sémiologie a connu en France un développement important dès le milieu des années

6. Du grec *meta* qui signifie ici «ce qui dépasse, englobe».

7. Ferdinand de SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, Payot, 1916, p. 33-34. Synthèse éditée par ses élèves C. Bally et A. Sechehaye à partir des notes du cours donné entre 1906 et 1911 à l'université de Genève.

8. La structure ne doit pas être conçue comme une simple organisation d'éléments qui forment un tout (agencement d'éléments ou organisation régulière), mais comme un ensemble composé de phénomènes solidaires, tels que chacun dépend des autres et n'est ce qu'il est que dans et par sa relation avec eux (produit d'une combinatoire).

soixante dans le domaine des lettres. Les recherches sémiologiques relatives au cinéma ont, en particulier, connu un essor considérable avec les travaux de Christian Metz. R. Barthes a, très tôt, su reconnaître l'importance de l'étude des communications de masse. Il a notamment développé ses recherches dans deux directions: il a, d'une part, engagé dès la fin des années cinquante une analyse critique portant sur le «langage» de la culture de masse (Cf. les *Mythologies*) en considérant les représentations collectives à l'oeuvre dans les pratiques sociales comme des systèmes signifiants. Il étudiera notamment la mode comme système à partir de textes parus dans la presse. En 1964, un important numéro de la revue *Communications* contribuera à diffuser l'intérêt pour les recherches sémiologiques. Dans sa préface il écrit, reprenant le projet de F. de Saussure:

«Prospectivement, la sémiologie a [...] pour objet tout système de signes, quelle qu'en soit la substance, quelles qu'en soient les limites: les images, les gestes, les sons mélodiques, les objets, et les complexes de ces substances que l'on retrouve dans des rites, des protocoles ou des spectacles constituent sinon des "langages" du moins des systèmes de signification»<sup>9</sup>.

R. Barthes a, d'autre part, oeuvré à l'élargissement du champ de la linguistique (limité historiquement à la phrase) à l'étude des grands types de productions textuelles: sémiotique discursive (du discours), et en particulier sémiotique narrative (du récit):

«La sémiologie est peut-être appelée à s'absorber dans une *trans-linguistique*, dont la matière serait tantôt le mythe, le récit, l'article de presse, bref tous les ensembles signifiants dont la substance première est le langage articulé, tantôt les objets de notre civilisation, pour autant qu'ils sont parlés (à travers la presse, le prospectus, l'interview, la conversation et peut-être même le langage intérieur, d'ordre fantasmatique).

[...] nous espérons élargir peu à peu l'étude des communications de masse, rejoindre d'autres recherches, contribuer avec elles à développer une analyse générale de l'intelligible humain»<sup>10</sup>.

On voit que R. Barthes, en mettant en oeuvre le programme dont F. de Saussure n'avait fait que poser le principe, s'inscrit en continuateur de l'oeuvre de celui-ci. C'est ainsi que, dans cette conception, la sémiologie apparaît comme une science qui vise à comprendre la manière dont s'élabore la signification. Ce champ d'étude concerne la totalité des productions sociales (objets de consommations, modes, rituels, etc.), en particulier celles qui sont véhiculées par les systèmes de communication de masse. Dans cette perspective, l'homme est considéré dans son environnement social et non comme un simple émetteur ou récepteur coupé du monde. Cependant, R. Barthes, à la différence de Saussure, réaffirme le primat de la langue et considère que la sémiologie doit être dans la dépendance de la linguistique.

9. Roland BARTHES, «Présentation», *Communications*, N° 4, 1964, p. 1.

10. Roland BARTHES, *ibid.*, p. 2-3.

La démarche représentée par les recherches de R. Barthes, qui a été nommée par certains «*sémiologie de la signification*», dépasse de beaucoup une autre approche sémiologique, représentée par les travaux de E. Buysens, G. Mounin et L.-J. Prieto, appelée «*sémiologie de la communication*». En effet, ces chercheurs limitent leurs investigations aux phénomènes qui relèvent de la «communication», qu'ils définissent comme un processus volontaire de transmission d'informations au moyen d'un système explicite de conventions (c'est-à-dire un code), tel que, par exemple: le code de la route, le code morse, le code des numéros de téléphone, le code des signaux télégraphiques ou encore le code des signes des cartes topographiques:

«La sémiologie peut se définir comme l'étude des procédés de communication, c'est-à-dire des moyens utilisés pour influencer autrui et reconnus comme tels par celui qu'on veut influencer»<sup>11</sup>.

On peut donc considérer que les héritiers de F. de Saussure se divisent schématiquement en deux groupes: le premier, d'orientation restrictive («*sémiologie de la communication*»), ne s'applique qu'à analyser certains faits culturels, alors que le second, d'orientation extensive, vise à décrire et expliciter les phénomènes relatifs à la circulation de l'information dans les sociétés humaines. Cette deuxième approche, plus souple, qui prend en considération des systèmes de conventions interprétatives ouverts, nous semble mieux à même de rendre compte des phénomènes de communication complexes à l'oeuvre dans la communication en général, et visuelle en particulier.

Mais cette vision n'est pas propre à R. Barthes et aux chercheurs travaillant en France. Dès les années soixante, des chercheurs américains et européens d'horizons divers (anthropologie, sociologie, psychologie) qui travaillaient sur les interactions entre humains ont cherché à intégrer dans leurs recherches toutes les modalités de communications structurées, et pas seulement les actes de communication verbaux, conscients et volontaires<sup>12</sup>.

On peut noter que tant l'approche de F. de Saussure que celle de C. S. Peirce excluent de leur champ d'étude les processus de communication constitués par le simple passage de signaux entre un émetteur et un récepteur<sup>13</sup> de même que les cas qui impliquent une relation entre deux pôles de type stimulus-réponse<sup>14</sup> sans élément médiateur (le *signifié* ou *interprétant*). Par exemple: une donnée

11. Eric BUYSENS, «La communication et l'articulation linguistique», cité par G. MOUNIN, *Introduction à la sémiologie*, Editions de Minuit, 1970, p. 13.

12. En particulier les chercheurs appartenant à la mouvance dite «Ecole de Palo Alto».

13. Le terme *signal* renvoie à de nombreux sens différents que l'on peut rassembler en deux groupes contradictoires. Certains envisagent le signal, se référant aux dispositifs techniques, comme une *information* véhiculée par une variation d'une grandeur physique (électricité, lumière) ou, pour les organismes vivants, par un *stimulus* quelconque qui est à l'origine du déclenchement d'une réaction. D'autres entendent par signal, les *signes artificiels* (d'un faible niveau de complexité) produits volontairement par des êtres humains pour communiquer de manière univoque avec d'autres êtres humains sur la base de conventions (la transmission de signification repose sur l'existence d'un code, soit un répertoire de signes et de règles, connu de l'émetteur et du récepteur).

14. Le stimulus est un agent externe ou interne capable de provoquer la réaction d'un système excitable.

informatique (bit), les oignons qui font couler des larmes lorsqu'on les coupe, un bruit qui nous fait sursauter. Nous y reviendrons. La sémiotique et la sémiologie concernent donc l'«*univers du sens*» que l'on peut opposer à l'«*univers du signal*» (neuro-physiologie, cybernétique), on pourrait montrer, toutefois, que le premier repose sur le second.

### **Qu'est-ce alors que la sémiologie ?**

La sémiologie (ou sémiotique) tend à se construire comme une *science de la signification* qui vise à *comprendre les processus de production du sens*, dans une perspective synchronique. Celle-ci apparaît comme un métalangage qui se définit plus par sa démarche que par son objet, puisque tout fait ou phénomène est susceptible d'être envisagé en tant qu'il peut fonctionner comme configuration signifiante, donc dans une perspective sémiotique. A son niveau le plus élevé, la sémiotique est essentiellement transdisciplinaire, dans la mesure où son champ concerne la compréhension de phénomènes relatifs à la production du sens dans ses dimensions à la fois *cognitive, sociale et communicationnelle*. Elle se présente alors plus comme un domaine de recherche que comme une discipline en soi possédant une méthodologie unifiée et un objet précis.

Les différentes approches peuvent se rattacher à deux pôles d'intérêts principaux qui renvoient à son histoire: la perspective relative à la cognition où la sémiotique est envisagée comme l'étude de *processus de signification* (ci-dessous niveau de la sémiotique générale), elle concerne en particulier la philosophie, les sciences cognitives, les sciences du langage; et la perspective socio-culturelle où la sémiotique est envisagée comme l'étude de *processus de communication* (ci-dessous niveaux des sémiotiques spécifiques et de la sémiotique appliquée), envisagés dans un sens large non comme «transmission» mais comme «mise en commun» et «mise en relation». Ce second pôle a donc pour objet l'étude de la culture en tant qu'elle est communication; sont en particulier concernés: les sciences de l'information et de la communication, l'anthropologie, la sociologie, les études littéraires.

Les différents aspects de la sémiotique peuvent être envisagés selon trois grands niveaux (qui ne sont pas à considérer comme des compartiments étanches):

La **sémiotique générale**, a pour fin de construire et de structurer son objet théorique ainsi que de développer des modèles purement formels de portée générale. Relèvent de ce niveau, les recherches visant à proposer une théorie générale de la pensée symbolique et à définir la structure du signe, ses relations et ses effets. Ce niveau concerne *la théorie de la connaissance*.

Les **sémiotiques spécifiques**, portent sur l'étude de systèmes symboliques d'expression et de communication particuliers. A ce niveau, les systèmes langagiers sont envisagés de manière théorique à partir des points de vue: de la syntaxe (relations formelles des signes entre eux), de la sémantique (relations



des signes à la référence) et de la pragmatique (relations des signes aux utilisateurs). Ce niveau concerne l'étude du *langage*.

Les domaines suivants sont envisagés comme des systèmes spécifiques appartenant au champ de la sémiotique (nous sélectionnons quelques exemples qui ont rapport au canal visuel ou dont les signes sont susceptibles d'être véhiculés par celui-ci):

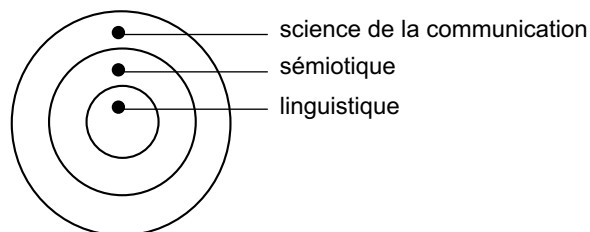
- la kinésique (étude de la gestualité, de l'attitude et des mouvements corporels) et la proxémique (étude de l'organisation sociale de l'espace entre les individus) comme modalités de la communication;
- le système du vêtement et de la parure;
- la «graphique» (théorie de la transcription graphique des systèmes monosémiques);
- la narratologie (étude de la structure du récit et des formes discursives narratives);
- la sémiologie de l'image fixe (théorie de la signification par l'image);
- la sémiologie de l'image en séquence (roman photo, bande dessinée);
- la sémiologie du cinéma.

La **sémiotique appliquée**, est l'application d'une méthode d'analyse utilisant des concepts sémiotiques. Son champ d'action concerne l'interprétation de productions de toutes natures; par exemple, la sémiologie de l'image fixe comme analyse de l'image au moyen d'outils sémiotiques. Ce niveau porte sur *le discours*.

### Place de la sémiologie dans la science de la communication

Le linguiste Roman Jakobson a proposé un modèle intégrant sous la forme d'une imbrication de domaines l'ensemble des champs d'étude relatifs à la production de signification qu'elle soit explicite ou implicite: linguistique, sémiotique, ou qu'elle ressortisse à un domaine plus vaste encore, la science de la communication:

«La sémiotique, comme étude de la communication de toutes les sortes de messages, est le cercle concentrique le plus petit qui entoure la linguistique, dont le domaine de recherche se limite à la communication des messages verbaux. Le cercle concentrique suivant, plus large, est une science intégrée de la communication qui embrasse l'anthropologie sociale, la sociologie et l'économie»<sup>15</sup>.



15. Roman JAKOBSON, *Essais de linguistique générale*, Minuit, 1973, p. 93.

Pour R. Jakobson, le langage a cependant une importance particulière. Il note que celui-ci est aujourd'hui pour l'humanité le premier moyen de communication et que les autres types de messages humains sont, de quelque façon, dépendants du langage dans la mesure où les représentations verbales les accompagnent souvent.

## Approche du concept de signe

En première approche, posons que nous entendons par signe, quelle que soit sa nature, toute *configuration qui signifie*. Ce signe peut être envisagé comme élément d'un processus de *communication* ou comme élément d'un processus de *signification*.

Dans le premier cas, le signe est envisagé comme une entité utilisée pour transmettre une information intentionnellement par l'intermédiaire d'un *canal* (physiologique ou technique). Un *destinateur* adresse à un *destinataire*, un *message*, relatif à un *objet* (la chose dont on parle), composé de signes (qui peuvent être de différentes natures) choisis dans un répertoire et assemblés selon des règles préétablies (le *code*). On aura reconnu le schéma bien connu du modèle de la communication verbale de R. Jakobson, lequel a par ailleurs une grande analogie avec celui de Claude E. Shannon et Warren Weaver. Ce modèle est celui d'une communication essentiellement envisagée comme linéaire et résultant d'un acte volontaire.

Dans le second cas, le signe est envisagé à partir de ses *effets*, en tant qu'il constitue une entité signifiante dans un certain contexte d'utilisation. On peut appeler *sémiosis* ou *signification*, le processus par lequel quelque chose fonctionne comme signe pour quelqu'un. De ce point de vue, tout ce qui peut faire l'objet d'une démarche interprétative peut être considéré comme signe (une configuration qui signifie). Cependant, considérer qu'un phénomène perceptible (naturel, social) est une manifestation d'un état, donc envisager une trace, une marque ou toute autre forme de configuration comme un signe communiquant quelque chose, c'est faire appel à une convention interprétative, donc à une *convention culturelle*, en somme à un code. Comme l'a bien observé C. Morris:

«Une chose n'est un signe que parce qu'elle est interprétée comme le signe de quelque chose par un interprète»<sup>16</sup>.

### Le signe: définition

La définition la plus générale, par conséquent celle aussi qui sera susceptible de satisfaire le plus grand nombre d'approches théoriques, pose le signe comme *quelque chose qui est mis à la place de quelque chose d'autre*. La particularité essentielle du signe, c'est d'être là, présent, désignant ou signifiant quelque chose d'absent, que cette chose soit concrète ou abstraite. Le signe indique

16. Charles MORRIS, «Fondements de la théorie des signes», *Langages*, N° 35, 1974 (1938), p. 17.

l'existence d'une chose ou représente autre chose.

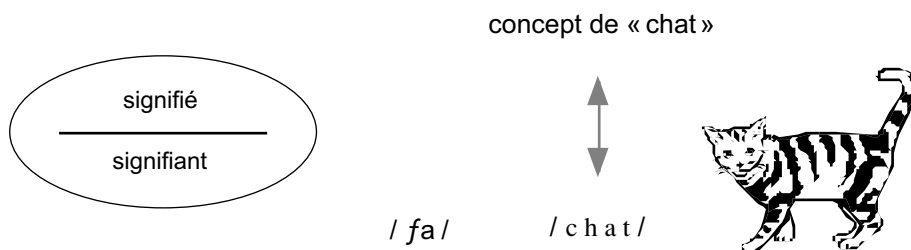
C. S. Peirce définit le signe comme:

«[...] quelque chose qui tient lieu pour quelqu'un de quelque chose sous quelque rapport ou à quelque titre»<sup>17</sup>.

Le signe est donc le représentant d'autre chose qu'il évoque à titre de substitut. Cette définition est intéressante à plusieurs titres, elle offre la particularité: de pouvoir s'appliquer à des choses perçues (le «quelque chose» peut être un objet, un geste, un son, une odeur, etc.) ou évoquées (image mentale); d'inclure une dynamique interprétative («pour quelqu'un»); de laisser entendre que le sens est relatif à l'interprète (quelque chose qui tient lieu «pour quelqu'un») et dès lors n'est pas absolu, mais dépendant d'un contexte («sous quelque rapport ou à quelque titre»). Ainsi le signe ne représente pas la totalité de la «chose» absente (concrète ou abstraite), mais seulement, par la voie de sélections diverses, la représente d'un certain point de vue, ou en vue d'un certain usage pratique. Tout peut devenir, faire signe pour quelqu'un: un mot imprimé, une image, un objet, un geste, un événement. La signification d'une configuration signifiante (soit le signe) dépend de la culture de l'interprète, plus précisément de l'«encyclopédie»<sup>18</sup> propre à une culture (ou sous-culture) donnée, et du contexte d'apparition du signe.

### Le modèle de Ferdinand de Saussure

Avant de poursuivre, il est nécessaire de préciser comment F. de Saussure a envisagé le signe. Celui-ci décrit le signe linguistique comme une *entité psychique* comportant deux faces indissociables (une réalité bi-face), un *signifiant* (les sons ou leur transcription écrite, la partie sensible) et un *signifié* (le concept, la partie abstraite). Par exemple, les lettres imprimées sur cette page c-h-a-t /chat/ (signifiant) évoquent pour celui qui comprend le français l'idée de «chat» (signifié), cet animal familier à poil doux, aux longues moustaches, aux yeux oblongs et brillants... Le signifiant est donc considéré comme une sorte d'élément médiateur du signifié. Le rapport établi entre les deux faces du signe constitue la *signification*, le procès du signe.



*Les deux faces du signe: transcription phonétique et alphabétique de sons  
ainsi qu'expression par traits et taches d'un dessin*

17. Charles Sanders PEIRCE, *ibid.*, p. 121 (vers 1897).

18. Ensemble de nos savoirs et de nos croyances sur les choses.

## Le signe n'est pas un objet

Il est important d'observer que le signe n'est pas une réalité matérielle, c'est une «construction mentale», une *représentation* qui résulte de l'activité psychique. D'autre part, le signe n'est pas la chose représentée: «la carte n'est pas le territoire». Le signe n'est pas l'objet. L'élément d'expression du signe lui-même (son, couleur, forme) ne doit pas être conçu comme un phénomène physique mais comme une «représentation mentale» qui, cependant, résulte souvent d'une perception rendue possible par les sens. Par exemple, un gros nuage noir dans le ciel n'est en soi qu'une chose. Ce n'est qu'au moment où j'associe ce nuage avec l'idée d'une menace de pluie ou simplement que je prends conscience de sa présence qu'il est institué en signe pour moi.

F. de Saussure dit d'ailleurs expressément que le signe linguistique unit une idée (un concept, le signifié) et une «image acoustique» (le signifiant), non une chose et un nom:

«[...] la langue [...] est un système de signes où il n'y a d'essentiel que l'union du sens et de l'image acoustique, et où les deux parties du signe sont également psychiques»<sup>19</sup>.

Ainsi, le signifiant ne doit pas être conçu comme un pur phénomène physique, mais comme une représentation mentale qui résulte au départ d'un acte de perception. Si je vois à la télévision un personnage faire un mouvement, ou si j'entends un son, le signifiant ne consiste pas en ce mouvement ou en ce son, mais en l'«image visuelle» de ce mouvement ou en l'«image acoustique» de ce son. Cette «image» psychique est déjà la résultante d'un traitement, d'une organisation, qui dépend des caractéristiques du canal de perception (vue, ouïe) et du savoir acquis par l'interprète au travers d'expériences passées. Ce qui fait dire à Umberto Eco:

«Les énoncés ne reflètent pas la forme des faits: c'est nous qui, par apprentissage, pensons les faits dans les formes où les énoncés les ont coulés»<sup>20</sup>.

Il observe, dans le même passage, que l'attribution de la propriété «rouge» à un objet donné implique un travail de comparaison et de rangement dans des classes déjà délimitées par la culture.

Une configuration signifiante ne surgit jamais seule, isolément des autres signes: elle fait, d'une part, partie d'un ensemble et, d'autre part, elle est interprétée par d'autres signes, et à son tour permettra d'interpréter d'autres signes. Ainsi la vie mentale a-t-elle été pensée par C. S. Peirce comme une immense chaîne de signes qui tendrait vers l'intervention sur les choses, l'accomplissement d'une action.

19. Ferdinand de SAUSSURE, *ibid.*, p. 32.

20. Umberto ECO, *Le signe*, Paris, Le livre de poche, 1988, p. 231-232.

## Signe vs signal

On observe que tant l'approche de F. de Saussure que celle de C. S. Peirce excluent de leur champ d'étude les processus de communication constitués par le simple passage de signaux, sous forme physique (le plus souvent une tension électrique), entre un émetteur et un récepteur, ainsi que les cas qui impliquent une relation entre deux pôles de type stimulus-réponse sans *élément médiateur* (selon les terminologies: le *signe*, l'*interprétant*, etc.). La production de sens implique la présence d'un élément médiateur, un «tiers communicant». Les processus de communication qui consistent en un passage de signaux d'une source d'émission à un appareil récepteur et qui impliquent une relation sollicitation-réponse (règle d'équivalence entre deux termes) sans recours à un élément médiateur se trouvent en dehors du champ de la sémiologie. Comme on l'a déjà dit, la sémiologie concerne l'univers du sens que l'on peut opposer à l'univers du signal. Selon cette approche, le signal est équivalent à un stimulus.

L'exemple classique d'expérimentation comportant un processus de type stimulus-réponse est celui qu'a mené Ivan Pavlov au début du siècle. Il consiste à obtenir d'un chien un réflexe conditionnel en faisant en sorte qu'il réponde par une salivation au son d'un métronome ou d'une cloche qu'on lui fait entendre. Le processus de conditionnement consiste à faire suivre régulièrement le son par de la poudre de viande. La réponse salivaire, d'abord provoquée par la poudre de viande, se déclenche au son du métronome ou de la cloche seul après avoir répété plusieurs fois la même procédure sans que la poudre de viande soit administrée:

«Dans le conditionnement pavlovien le son du métronome se substitue à la poudre de viande en un sens limité: il suscite comme elle de la salivation. Un oiseau percevant un prédateur peut émettre un cri provoquant la fuite de ses congénères. Ce cri ne se substitue à la vue du rapace que pour provoquer cette réponse immédiate. On dira que la poudre de viande, le cri, sont des signaux»<sup>21</sup>.

Ainsi le signal provoque une réaction mais n'est pas un signe, dans la mesure où il n'y a pas de processus d'interprétation (ce processus n'est pas toujours conscient, notons-le). Par exemple, les oignons qui font couler les larmes agissent comme signal, alors que le visionnage d'un film triste peut aussi susciter des larmes. Soit encore la situation suivante: si je me trouve dans la rue, un coup de klaxon à proximité attirera mon attention de manière *immédiate* (signal) alors que le son répété d'un avertisseur à deux tons pourra être interprété comme le passage imminent d'une voiture de pompiers ou d'une ambulance (signe).

Si les signes sont des signes, c'est qu'ils signifient quelque chose pour quelqu'un et qu'ils enclenchent chez un lecteur-spectateur à partir de leur aspect perceptible (son, tache) la mise en oeuvre d'un processus d'interprétation qui vise à donner une signification par la mise en rapport de la face perceptible du signe avec un aspect conceptuel qui prendra en compte la situation de

21. Maurice REUCHLIN, *Psychologie*, Paris, PUF, 1988, p.282.

communication. Ce processus par lequel «quelque chose» acquiert une signification pour quelqu'un dans un contexte donné a été nommé *sémiosis*.

### Le modèle triadique du signe

Le modèle à deux termes de Saussure présente une lacune, dans la mesure où il ne représente pas la réalité extralinguistique. Or les locuteurs doivent pouvoir désigner les objets qui constituent cette réalité en y faisant *référence* (fonction référentielle du langage). Les faits, événements ou objets désignés par une expression constituent son référent. Le référent, c'est ce à propos de quoi on communique ou, en d'autres termes, ce à quoi se rapporte un message. Il consiste en une *réalité conceptuelle* factuelle ou imaginaire. On peut le considérer comme une actualisation du signifié. Ce processus de signification a souvent été représenté sous la forme d'un trièdre: le triangle sémiotique.

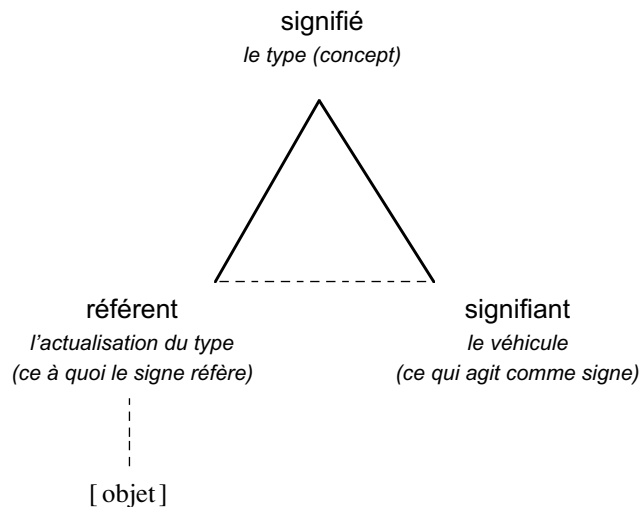
Le modèle triadique permet de rendre compte d'un aspect paradoxal de la représentation iconique qui est que l'image est par nature singulière et particularisante: elle montre l'exemplaire et jamais le genre, la catégorie, bien que ce soit par rapport à celle-ci que s'élabore la reconnaissance, qui permettra, dans un deuxième temps, la nomination. Par exemple, la photographie d'un chat représente toujours un chat particulier. En effet, des philosophes, des linguistes et des logiciens ont insisté sur la nécessité de distinguer ce à *quoi* faisait référence le signe (le *référent*) de ce *par quoi* il fait sens (le *signifié*). Le *signifié* du signifiant /chat/ ne correspond ni à un chat particulier, ni à l'ensemble des chats, mais au concept «chat», soit un ensemble de particularités qui caractérisent une classe<sup>22</sup> de réalités concrètes, c'est-à-dire à la catégorie permanente de «l'être-chat» que nous nous représentons. Dans le signifié d'un signe on trouve seulement les *traits distinctifs* qui caractérisent ce type, lesquels sont définis de manière différentielle par leurs rapports avec les autres termes du système. Ce concept, ici l'«être-chat», doit être conçu comme un modèle théorique (le *type*<sup>23</sup> «chat») qui définit l'ensemble des chats et me permettra de reconnaître un chat particulier vu dans la rue ou représenté par exemple sur une photographie. Ainsi la photographie d'un chat n'est compréhensible, lisible, que si je peux y reconnaître les traits distinctifs que j'ai appris à associer au type «chat»: forme générale de l'animal, pelage, forme des oreilles, présence de moustaches, etc. Sauf si je reconnais la photographie de mon chat, le référent du chat particulier qui figure sur la photo ne renverra pas à un chat particulier, mais à l'ensemble de la catégorie des chats dont il constitue un *exemplaire* (une actualisation du type «chat»).

Charles Morris, reprenant l'idée qu'un signe «fait référence à quelque chose pour quelqu'un» (Peirce) décompose les éléments qui constituent la *sémiosis*, soit le procès du signe, en quatre éléments. Trois de ces quatre éléments sont

22. Ensemble d'individus (entité) ou d'objets qui ont des caractères communs.

23. «Le type [...] peut être décrit par une série de caractéristiques conceptuelles, dont quelques-unes peuvent correspondre à des caractéristiques physiques du référent.» GROUPE  $\mu$ , *Traité du signe visuel*, Paris, Seuil, 1992, p. 137.

traditionnellement représentés comme occupant les trois sommets d'un triangle dont les côtés représentent les relations entre eux<sup>24</sup>.



Le quatrième élément du processus sémiotique est l'*interprète*, soit un individu.

Les trois composantes du triangle sont nommées dans la terminologie de C. Morris le *véhicule du signe* («ce qui agit comme signe»), le *designatum* («ce à quoi le signe réfère») et l'*interprétant* («l'effet produit sur un certain interprète, effet par lequel la chose en question est un signe pour cet interprète»). Ces trois éléments sont généralement nommés respectivement le *signifiant*, le *réfèrent* et le *signifié*.

C. Morris, dont nous reprendrons les conceptions plus bas, observe:

«Nous pouvons appeler *sémiosis* le processus par lequel quelque chose fonctionne comme signe. Selon une tradition qui remonte aux Grecs, on considère ordinairement que ce processus comporte trois (ou quatre) éléments: ce qui agit comme signe, ce à quoi le signe réfère, et l'effet produit sur un certain interprète, effet par lequel la chose en question est un signe pour cet interprète. [...]

Ainsi, dans la *sémiosis*, quelque chose prend connaissance de quelque chose d'autre, d'une façon médiate, c'est-à-dire à l'aide d'une troisième chose. La *sémiosis* est donc une prise de connaissance médiatisée. Les médiateurs sont les *véhicules du signe*; les prises de connaissance sont les *interprétants*; les agents du processus sont les *interprètes*; ce dont on prend connaissance, ce sont les *designata*. Il doit être clair que [ces] termes se superposent les uns les autres, puisqu'ils ne sont que des moyens de référer à des aspects du processus de la *sémiosis*»<sup>25</sup>.

24. La base du triangle, soit le lien entre le réfèrent et le signifiant est souvent représenté par un trait discontinu. La raison en est que ce rapport est le plus souvent arbitraire (il n'y a aucune raison d'appeler le «chat» /chat/ plutôt que /cat/).

25. Charles MORRIS, *ibid.*, p. 17.

C. Morris insiste sur le fait qu'une chose ne devient signe que dans la mesure où elle est interprétée comme le signe de quelque chose par quelqu'un. Par exemple, une voiture est une chose qui permet de se déplacer, mais c'est aussi un objet qui suivant les circonstances pourra être interprété comme le signe d'un statut social (notamment en fonction de son coût ou de la forme du véhicule), comme la possibilité de réaliser une promenade à la campagne, etc.

En observant le schéma proposé plus haut, on aura probablement été surpris de constater que nous avons relié l'*objet* de référence, soit le *denotatum*, (l'objet «réel» représenté dans un discours) au *réfèrent* par un trait non continu. Morris distingue le *designatum* («ce dont on prend connaissance») du *denotatum* («l'objet réel et existant») qui ne fait pas partie de la *sémiosis*. Il observe:

«Lorsque ce à quoi on réfère existe réellement comme désigné dans la référence, l'objet de référence est un *denotatum*. Il apparaît ainsi clairement que, si tout signe possède un *designatum*, il ne possède pas nécessairement un *denotatum*. [...] Cette distinction permet d'expliquer qu'on puisse chercher dans un réfrigérateur une pomme qui n'y est pas, et se préparer à aller vivre sur une île qui peut n'avoir jamais existé ou avoir disparu sous la mer depuis longtemps.»<sup>26</sup>.

Ainsi donc, le *designatum* (réfèrent) n'est pas un «objet du monde», mais l'*actualisation d'un concept*, dans l'exemple cité plus haut du *type* «chat» (le signifié). L'*objet* dénoté (désigné par quelque caractéristique) peut être réel ou fictif (la licorne, par exemple, qui n'a d'existence que dans des récits fabuleux et les peintures qui s'en inspirent), alors que le *designatum* (réfèrent) est toujours réel et nécessaire dans la mesure où il fait partie du signe. Le Groupe  $\mu$  observe bien:

«Les “objets” n'existent pas comme réalité empirique, mais comme êtres de raison [...]. Car, s'il y a un réfèrent au signe iconique, ce réfèrent n'est pas un «objet» extrait de la réalité, mais toujours, et d'emblée, un objet culturalisé»<sup>27</sup>.

## Application d'un modèle sémio-linguistique au message visuel : les rapports syntagmatiques et paradigmatiques

Les concepts de syntagme et paradigme<sup>28</sup> ont leur origine dans la linguistique. Pour F. de Saussure, les rapports qui unissent les termes linguistiques peuvent se rapporter à deux plans qui correspondent à deux formes de notre activité mentale:

«Les rapports et les différences entre termes linguistiques se déroulent dans deux sphères distinctes dont chacune est génératrice d'un certain ordre de

26. Charles MORRIS, *ibid.*, p. 18.

27. GROUPE  $\mu$ , *ibid.*, p. 130.

28. Syntagme, du grec *sun* «ensemble» *taxis* «ordre, disposition» et paradigme, de *paradeigma* «exemple».



valeurs; l'opposition entre ces deux ordres fait mieux comprendre la nature de chacun d'eux. Ils correspondent à deux formes de notre activité mentale, toutes deux indispensables à la vie de la langue.

D'une part, dans le discours, les mots contractent entre eux, en vertu de leur enchaînement, des rapports fondés sur le caractère linéaire de la langue, qui exclut la possibilité de prononcer deux éléments à la fois. Ceux-ci se rangent les uns à la suite des autres sur la chaîne de la parole. Ces combinaisons qui ont pour support l'étendue peuvent être appelés *syntagmes*. [...] Placé dans un syntagme, un terme n'acquiert sa valeur que parce qu'il est opposé à ce qui précède ou ce qui suit, ou à tous les deux.

D'autre part, en dehors du discours les mots offrant quelque chose de commun s'associent dans la mémoire, et il se forme des groupes, au sein desquels règnent des rapports très divers. Ainsi, le mot *enseignement* fera surgir inconsciemment devant l'esprit une foule d'autres mots (*enseigner, renseigner, etc.*, ou bien *armement, changement, etc.* ou bien *éducation, apprentissage, etc.*); par un côté ou un autre, tous ont quelque chose de commun entre eux. On voit que ces coordinations sont d'une tout autre espèce que les premières [combinaisons syntagmatiques]. Elles n'ont pas pour support l'étendue; [...] elles font partie de ce trésor intérieur qui constitue la langue chez chaque individu. Nous les appellerons *rapports associatifs*. [...]

Un terme donné est comme le centre d'une constellation, le point où convergent d'autres termes coordonnés, dont la somme est indéfinie»<sup>29</sup>.

Ces «*rapports associatifs*» dont parle Saussure, c'est ce que nous appelons aujourd'hui les «*rapports paradigmatiques*». Le plan syntagmatique et le plan paradigmatique (ou plan associatif) sont dans un rapport étroit que Saussure a exprimé par la comparaison suivante:

«Une unité linguistique est comparable à une partie déterminée d'un édifice, une colonne par exemple; celle-ci se trouve, d'une part, dans un certain rapport avec l'architrave<sup>30</sup> qu'elle supporte [contiguïté]; cet agencement de deux unités également présentes dans l'espace fait penser au rapport syntagmatique; d'autre part, si cette colonne est d'ordre dorique, elle évoque la comparaison mentale avec les autres ordres (ionique, corinthien, etc.) qui sont des éléments non présents dans l'espace: le rapport est associatif [paradigmatique]».

De ce processus de mise en rapport simultanée d'un élément dans deux sphères de nature distincte, qui correspondent à deux formes d'activité mentale, il dit encore:

«Le rapport syntagmatique est *in praesentia*: il repose sur deux ou plusieurs termes également présents dans une série effective. Au contraire le rapport associatif unit des termes *in absentia* dans une série mnémonique virtuelle».

29. Ferdinand de SAUSSURE, *ibid.*, p. 176-181.

30. Idée de «poutre maîtresse». Partie inférieure de l'entablement qui porte directement sur le chapiteau d'une colonne.

La ressemblance établie par l'imagination entre deux ou plusieurs objets de pensée essentiellement différents est possible parce que quelque chose de commun existe dans chacun des termes, alors que pour une autre part ils diffèrent. Les termes d'un paradigme doivent être à fois semblables et dissemblables, ils doivent comporter un élément *commun* et un élément *différent*. Les corrélations distinctives des rapports paradigmatiques constituent un système d'opposition qui, cependant, n'est pas forcément binaire.

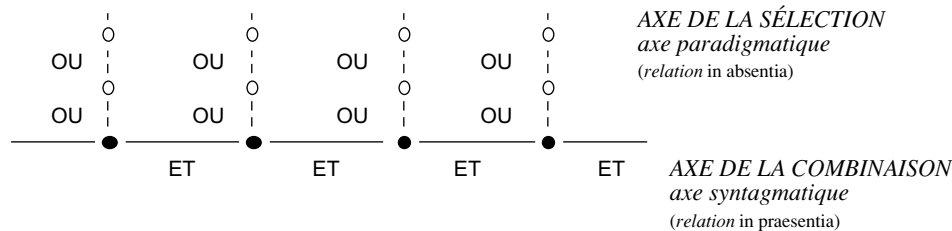


Schéma du modèle d'articulation des faits de langage selon deux axes orthogonaux

Par exemple, dans le syntagme /le chat mange une souris/, on pourrait remplacer /le/ par /mon/ ou /ce/, etc., /le/ prend son sens par rapport à tous les éléments qui pourraient apparaître avant le mot /chat/ et le qualifier, ce chat dont on parle n'est pas *mon* chat. De même, le mot /souris/ pourrait être remplacé par /renard/, /épervier/, etc. Le mot /chat/ prend son sens par rapport à tous les substantifs susceptibles de servir de sujet au verbe manger et dont les animaux sont par ailleurs des prédateurs de la souris. Les mots du syntagme prennent leur sens par rapport à tous les éléments qui virtuellement pourraient les remplacer dans la chaîne parlée. Nous verrons, plus bas, des exemples relatifs à des messages visuels.

### En résumé

On peut définir un *syntagme* comme un ensemble d'éléments associés coprésents, donc résultant d'une combinaison, qui forment une unité dans un énoncé. Les *relations syntagmatiques* sont les relations sémantiques qui résultent des rapports de proximité qui s'établissent entre des éléments coprésents dans un texte perçu ou évoqué (relation *in praesentia*, de forme «et... et...» ; axe de la combinaison). L'activité analytique relative au plan syntagmatique est le *découpage*.

Le concept de syntagme s'oppose à celui de *paradigme* qui se définit comme une classe d'éléments commutables, soit l'ensemble des éléments substituables en un point d'un énoncé. Les *relations paradigmatiques* concernent les rapports de signification entre les unités effectivement présentes dans le texte et les unités virtuelles qui pourraient leur être substituées (relation *in absentia*, de forme «ou... ou...» ; axe de la sélection). Les éléments d'un paradigme sont à la fois équivalents (ils peuvent occuper la même position) et concurrents puisqu'ils

ne peuvent en même temps occuper la même place dans l'énoncé. L'activité analytique relative au plan paradigmatique est le *classement*.

Lors du processus de production ou d'interprétation d'un énoncé, linguistique ou non, à chaque instant, sont mis en oeuvre deux mécanismes intellectuels indépendants: la *comparaison* des unités avec les unités semblables qui pourraient lui être substituées (axe paradigmatique), et la *mise en rapport* avec les unités coprésentes (axe syntagmatique). Ainsi la valeur d'une unité significative (par exemple un mot dans une phrase, l'objet dans un énoncé visuel) est déterminée *à la fois* par l'influence de celles qui l'entourent dans l'énoncé et par le souvenir de celles qui auraient pu prendre sa place.

### **Remarques concernant l'application du modèle au message visuel fixe**

En première approche, on pourrait penser qu'en ce qui concerne les messages visuels fixes, en particulier ceux qui reposent sur l'utilisation de l'image analogique (la photographie, le dessin, etc.) les possibilités de choix sur l'axe des substitutions (axe paradigmatique) sont pratiquement illimitées. Ne pourrait-on pas imaginer en effet que le nombre d'images susceptibles d'être substituées à une autre est infini, puisqu'il suffit d'une variation infime de couleur, de cadrage, de profondeur de champ ou encore d'une posture très légèrement différente d'un personnage pour avoir une autre image ? Par ailleurs, dans l'absolu, on pourrait imaginer que n'importe quelle image puisse venir remplacer n'importe quelle autre sans que le message se trouve hors des limites de ce que l'on pourrait appeler le «langage de la communication visuelle fixe» ou langage «scriptovisuel»<sup>31</sup>. Ces substitutions produiront des constructions qui pourront être jugées tantôt absurde, tantôt sans intérêt, voire pleine d'une mystérieuse beauté ou au contraire choquante. Que l'on pense à certaines campagnes de Benetton où des images n'appartenant pas au champ traditionnel de la communication publicitaire mais à celui de l'information ont été utilisées pour véhiculer l'image de la marque.

Cependant, si toute production «imagée» relève d'un langage qui permet, par hypothèse, une variabilité sans limite, en fait il en va différemment, car des contraintes extérieures, culturelles, interviennent pour limiter les possibilités de substitution. Des systèmes sémiotiques agissant à différents niveaux sont mis en jeu: consignes de lecture, codes stylistiques et iconographiques, procédés rhétoriques notamment. Si au niveau plastique les possibilités de faire varier les paramètres relatifs à la forme, à la couleur et à la texture sont grandes, il en va autrement en ce qui concerne le contenu des images. L'interprétation d'une image photographique, dans la mesure où elle représente, des personnages, des objets et des lieux, fait appel à des relations paradigmatiques qui ont leur origine dans notre expérience du monde et aux codes culturels qui en dépendent.

31. Le mot *langage* employé seul désigne le langage verbal, soit la fonction d'expression de la pensée et de communication entre les hommes mise en oeuvre au moyen d'un système de signes vocaux (parole) et de signes graphiques (écriture) qui constituent une langue. Par extension, on appelle *langage* tout système d'expression et de communication, quelle qu'en soit la substance.

## Les objets, les lieux et les comportements envisagés comme supports de signification

Ainsi, la photographie permet de donner à voir, le plus «naturellement» du monde, des objets, des lieux, des personnages, des gestes, etc. qui sont susceptibles d'être le support d'une signification. Ce sont des signes ou, pour prendre une expression qui ne fasse pas du signe une chose, des *configurations signifiantes*. Tous les aspects de la culture et de la vie sociale doivent être envisagés comme des configurations signifiantes qui peuvent passer «directement» dans un message visuel fixe. Dans la publicité comme dans les arts de la représentation, la présence d'un objet, les caractéristiques d'un lieu, le geste d'un personnage n'ont d'existence qu'en tant qu'ils sont susceptibles d'être porteurs d'une valeur.

R. Barthes a bien montré comment les objets peuvent signifier:

«Communément, nous définissons l'objet comme "quelque chose qui sert à quelque chose". L'objet est, par conséquent, à première vue, entièrement absorbé dans une finalité d'usage, dans ce que l'on appelle une fonction. [...] l'objet est une sorte de médiateur entre l'action et l'homme. [...]

Le paradoxe que je voudrais signaler, c'est que ces objets qui ont toujours, en principe, une utilité, un usage, nous croyons les vivre comme des instruments purs, alors qu'en réalité ils véhiculent d'autres choses, ils sont aussi autre chose: ils véhiculent du sens; [...] il y a toujours un sens qui déborde l'usage de l'objet. Peut-on imaginer un objet plus fonctionnel qu'un téléphone?

Cependant, l'apparence d'un téléphone a toujours un sens indépendant de sa fonction: un téléphone blanc transmet une certaine idée de luxe ou de féminité; il y a des téléphones bureaucratiques, il y a des téléphones démodés, qui transmettent l'idée d'une certaine époque (1925); bref, le téléphone lui-même est susceptible de faire partie d'un système d'objets-signes; de même, un stylo affiche nécessairement un certain sens de richesse, de simplicité, de sérieux, de fantaisie, etc. [...]

La fonction d'un objet devient toujours, au moins, le signe même de cette fonction [...] ce verre d'eau, dont je me suis servi réellement, parce que j'ai réellement soif, eh bien, malgré tout, je ne peux faire autrement qu'il ne fonctionne comme le signe même du conférencier. [...]

Dans un premier temps (tout cela étant purement opératoire), nous avons constaté que l'objet se présente toujours à nous comme utile, fonctionnel: ce n'est qu'un usage, un médiateur entre l'homme et le monde: le téléphone sert à téléphoner [...] Puis, dans un deuxième temps, nous avons vu qu'en réalité, la fonction supporte toujours un sens. Le téléphone indique un certain mode d'activité dans le monde (le signe du fait que je suis un homme qui a besoin d'avoir des contacts dans sa profession) [...]»<sup>32</sup>.

R. Barthes appelle ces signes sémiologiques qui ont une origine utilitaire, fonctionnelle, des *fonctions-signes*:

32. Roland BARTHES, «Sémantique de l'objet», conférence prononcée en septembre 1964 dans le cadre d'un colloque sur «L'art et la culture dans la civilisation contemporaine» dans *L'aventure sémiologique*, Paris, Seuil, 1985, p. 251-259.

«La fonction se pénètre de sens; cette sémantisation est fatale [obligatoire]: *dès qu'il y a société, tout usage est converti en signe de cet usage*: l'usage du manteau de pluie est de protéger contre la pluie, mais cet usage est indissociable du signe même d'une certaine situation atmosphérique; notre société ne produisant que des objets standardisés, normalisés, ces objets sont fatalement les exécutions d'un modèle, les paroles d'une langue, les substances d'une forme signifiante [...] Cette sémantisation universelle des usages est capitale: elle traduit le fait qu'il n'y a de réel qu'intelligible [...]»<sup>33</sup>.

L'assemblage de ces objets «réels» (utilisés dans la vie quotidienne) ou représentés dans une image peuvent être envisagés comme constituant un syntagme porteur d'une signification, dont chacun des éléments à son tour renvoie à une classe d'éléments commutables.

Si, par exemple, dans une annonce, je vois l'image d'un homme portant un chapeau sur la tête, le paradigme des «coiffures» est convoqué, soit dans le monde quotidien, tout ce qui est susceptible d'apparaître sur la tête d'une personne pour la couvrir ou l'orner. C'est l'existence de ce paradigme qui donne sens au chapeau, car au lieu d'un chapeau, le personnage aurait pu porter un casque, une casquette, un béret, une calotte, une couronne, un fichu, une toque, un turban, un voile, etc. Le choix d'une coiffure permet d'indiquer, par opposition avec toutes les autres coiffures possibles, le ou les groupes auxquels on peut rattacher le personnage: le métier ou la fonction (casque du pompier/couronne du roi/toque du cuisinier), le pays d'origine (béret du Français/fez de l'Arabe/melon de l'Anglais/turban de l'Indien), le milieu social (casquette de l'ouvrier/chapeau du bourgeois<sup>34</sup>), la religion (le voile «islamique», la calotte de l'Israélite). C'est ce qu'on pourrait appeler le «langage des coiffures». Bien sûr, ce qui couvre la tête d'un personnage, pour autant que ce soit le cas, ne sera qu'un des éléments du vêtement porteur de la signification. La valeur de cet élément vestimentaire proviendra de l'écart perçu par rapport aux éléments de l'ensemble paradigmatique, mais aussi du rapport avec les autres pièces du vêtement et aussi de la manière que le personnage a de porter son couvre-chef. C'est ainsi qu'il est rare de voir un cuisinier muni seulement d'une toque, alors qu'un personnage portant un fez et un vêtement occidental sera sans doute perçu comme appartenant à l'univers culturel arabo-islamique. La manière de porter telle ou telle coiffure et le contexte d'apparition du personnage participeront évidemment à en déterminer la signification.

Cependant, si au lieu d'une coiffure le personnage porte sur la tête une cruche, un ballot, un panier ou encore une table c'est à un autre paradigme qu'il est fait appel, le paradigme des «objets portables sur la tête». Cette pratique est limitée par les possibilités physiques de porter quelque chose sur la tête et par les coutumes des habitants d'une contrée. Ce qui est ordinaire dans les rues de telle région d'Afrique ne l'est pas forcément en Europe.

33. Roland BARTHES, «Eléments de sémiologie», *Communications*, N° 4, 1964, p. 106.

34. A moins que cela ne soit le contraire, car ce qui était vrai dans les années 50 ne l'est peut-être plus aujourd'hui.

R. Barthes a montré<sup>35</sup> (voir tableau ci-dessous) que toutes les configurations signifiantes rencontrées dans la vie sociale peuvent s'envisager comme des faits de langage, constituant des systèmes de signification, auxquels le modèle d'articulation selon deux axes (syntagmatique et paradigmatique) est susceptible d'être appliqué. Ainsi, les relations entre les différentes pièces d'un habillement peuvent être considérées, d'une part, comme un syntagme dans la mesure où les différents éléments entretiennent des relations de contiguïté (superposition, juxtaposition) et, d'autre part, comme un paradigme (système) dans la mesure où les pièces effectivement portées prennent leur sens par rapport à celles qui pourraient leur être substituées.

|              | Système   | Syntagme  |
|--------------|---|---|
| Vêtement     | Groupe des pièces, empiècements ou détails que l'on ne peut porter en même temps sur un même point du corps, et dont la variation correspond à un changement du sens vestimentaire: toque / bonnet / capeline, etc. | Juxtaposition dans une même tenue d'éléments différents: jupe – blouse – veste.       |
| Nourriture   | Groupe d'aliments affinitaires et dissemblables dans lequel on choisit un plat en fonction d'un certain sens: les variétés d'entrées, de rôtis ou de desserts.  | Enchaînement réel des plats choisis le long du repas: c'est le menu.                  |
|              | Le «menu» du restaurant actualise les deux plans: la lecture horizontale des entrées, par exemple, correspond au système, la lecture verticale du menu correspond au syntagme.                                      |   |
| Mobilier     | Groupe des variétés «stylistiques» d'un même meuble (un lit).   | Juxtaposition des meubles différents dans un même espace: lit – armoire – table, etc. |
| Architecture | Variations de style d'un même élément d'un édifice, différentes formes de toitures, de balcons, d'entrées, etc.   | Enchaînement des détails au niveau de l'ensemble de l'édifice.                        |

On l'a dit, tous les aspects de la vie sociale peuvent être envisagés comme des signes (configuration signifiante). Les objets, mais aussi les gestes, les attitudes, les postures, les mimiques, les regards, les relations spatiales entre les personnes, etc. sont signifiantes, dans la mesure où elles accomplissent des structures culturelles, et donc susceptibles d'être interprétées. Par exemple, l'étude des mouvements du corps dans des situations de communication est fondée sur l'hypothèse d'une sélection culturelle d'un nombre limité de positions corporelles parmi celles que peut produire le corps. Or une partie significative des comportements de l'homme en société s'échangent (souvent de manière

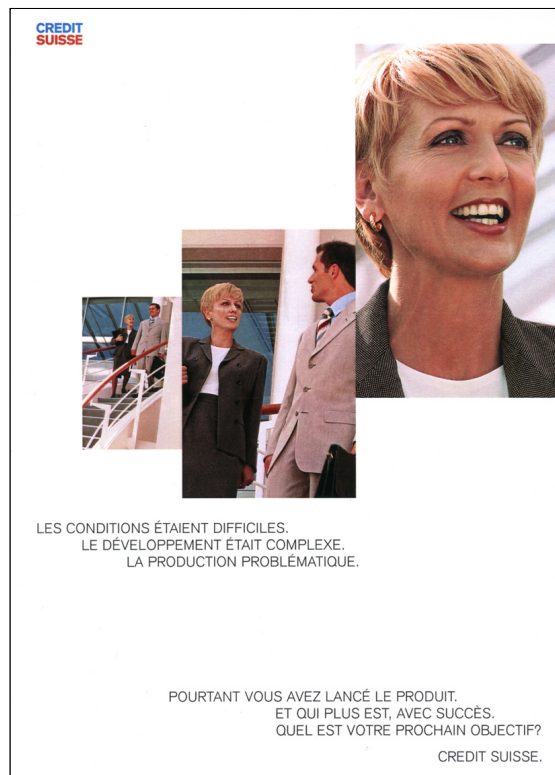
35. Roland BARTHES, «Eléments de sémiologie», *ibid.*, p. 117.

non consciente) par le canal visuel. Dès lors, ceux-ci peuvent être communiqués par le truchement d'une photographie ou d'un dessin.

Evidemment, dans une photographie ou un dessin, les mimiques, les regards et les gestes ne pourront pas intégrer la part de mouvement qui leur est liée et seront rendus par des conventions stéréotypées de représentation. Le stéréotype sera rendu grâce à la mise en scène de situations et de postures convenues créées et véhiculées par les arts et médias de représentation visuelle (gravure, peinture, cinéma, télévision) et consisteront dans des représentations visuelles figées dans un emploi symbolique: les images-clichés.

### Analyse d'un message publicitaire

Prenons un autre exemple et mettons à l'épreuve le modèle d'articulation des faits de langage selon deux axes orthogonaux que nous avons longuement présenté. Voici une publicité du Crédit Suisse composée de trois photographies et de divers éléments textuels que nous ne prenons pas en considération ici. Les photographies, organisées en séquence, montrent trois moments d'une scène.



CREDIT SUISSE

LES CONDITIONS ÉTAIENT DIFFICILES.  
LE DÉVELOPPEMENT ÉTAIT COMPLEXE.  
LA PRODUCTION PROBLÉMATIQUE.

POURTANT VOUS AVEZ LANCÉ LE PRODUIT.  
ET QUI PLUS EST, AVEC SUCCÈS.  
QUEL EST VOTRE PROCHAIN OBJECTIF?

CREDIT SUISSE.

Deux personnages sortent d'un bâtiment et se préparent à descendre un escalier en discutant. Un homme et une femme que l'on imagine en train de prendre congé après une séance de travail font quelques pas, s'arrêtent au haut de l'escalier. Le personnage masculin parle, le personnage féminin lui sourit et semble acquiescer à ses propos. Situation convenue pauvre en connotations.

Nous ne voulons pas ici analyser la totalité du message, mais seulement montrer l'intérêt que le modèle sémio-linguistique des rapports syntagmatiques et paradigmatiques offre pour l'analyse de la construction du sens global d'un message. Nous prendrons en considération deux composantes, respectivement un aspect formel et un aspect lié au contenu représenté: l'échelle des plans et la tenue vestimentaire des personnages. Le cadrage et l'habillement renvoient à des systèmes de conventions qui sont évidemment culturels. La première composante renvoie à des phénomènes langagiers *intrinsèques* aux moyens de la photographie (code spécifique de l'image photographique) alors que la seconde composante renvoie à des phénomènes langagiers *extrinsèques* qui concernent la vie sociale (codes sociaux).



On a de gauche à droite trois «grandeurs» de plans qui amènent progressivement l'attention sur un des protagonistes: un plan moyen qui situe les personnages dans un décor, un plan américain qui serre de plus près l'homme et la femme, et enfin un gros plan qui isole le visage d'un des personnages et le





## Intérêt de l'approche sémiologique

Comme on a pu le constater, la portée de l'approche sémiologique de la communication audiovisuelle est grande, car elle permet d'appréhender, dans une perspective synchronique, les formes multiples de l'intelligible humain. Elle offre, en particulier, les moyens théoriques et pratiques permettant d'analyser les discours véhiculés par les mass media, aussi bien que les dispositifs eux-mêmes.

Tout d'abord, les méthodes et moyens disponibles à l'intérieur du champ de la sémiologie permettent de décrire et d'expliquer le fonctionnement des messages visuels par la mise à jour de leur organisation sous-jacente et, se faisant, de comprendre comment s'élabore la production du sens. L'analyse sémiologique donne la possibilité de mettre en évidence comment la signification globale d'un message, qui apparaît souvent au premier abord comme allant de soi, résulte d'une *construction* reposant sur l'interaction d'un agencement de configurations signifiantes qui sollicitent le lecteur-spectateur à différents niveaux. Par ailleurs, l'approche analytique de la sémiologie peut aussi permettre de révéler les procédés de persuasion qu'implique toute pratique discursive.

En conclusion, dans le domaine des sciences de l'information et de la communication, l'apport de la sémiologie à l'appréhension des catégories fondamentales du langage visuel et à l'explicitation des processus à l'oeuvre dans la production de sens est considérable. Mais la démarche sémiologique peut aussi être envisagée comme un des moyens privilégiés permettant au citoyen de prendre de la distance vis à vis des mass media et des discours qu'ils véhiculent et d'exercer une attitude critique.

## Bibliographie succincte

BARTHES Roland, «Rhétorique de l'image» dans *L'obvie et l'obtus, essais critiques III*, Paris, Seuil, coll. «Points essais», 1982 (paru initialement dans *Communications*, N° 4, 1964).

ECO Umberto\*, *Le signe*, Paris, Le Livre de poche, 1988.

GARDIES André (dir.)\*, «25 ans de sémiologie au cinéma», *CinémAction*, N° 58, 1991.

GROUPE  $\mu$ \* (Francis Edeline, Jean-Marie Klinkenberg, Philippe Minguet), *Traité du signe visuel. Pour une rhétorique de l'image*. Paris, Seuil, coll. «La couleur des idées», 1992.

JOLY Martine\*, *L'image et les signes. Approche sémiologique de l'image fixe*, Paris, Nathan, 1994.

JOLY Martine\*, *Introduction à l'analyse de l'image*, Paris, Nathan, coll. «128», 1994.

KLINKENBERG Jean-Marie\*, *Précis de sémiotique générale*, Bruxelles, De Boeck, 1996.

KRISTEVA Julia, article «Sémiologie» (1972) dans *Encyclopædia universalis*, Paris, 1996.

\* Ces ouvrages contiennent des bibliographies abondantes.